

MELANIE VIBERT ET L’AFFAIRE MONTAVEN – Extrait 2

Le Comte de Paramont éprouva le besoin de reprendre sa respiration. Il avait maintenant 85 ans et un si long récit le fatiguait. Après avoir bu une gorgée de thé, il reprit.

Et pourtant, ce jour-là, Martial qui n’était qu’un obscur soutier de la lutte armée, à peine pris au sérieux par ses camarades, allait réaliser sa première action d’éclat. Il est vrai que l’amour plus que le patriotisme, en serait la motivation.

- Bon ! poursuivit Marcel. Je vous présente Stephen.

Martial découvrit alors, assis un peu à l’écart, un homme grand, roux comme un incendie de forêt, et grêlé de tâches de rousseur, qui les salua d’un signe de tête.

- Stephen est un aviateur anglais dont l’avion a été abattu au-dessus de Sévigné il y a trois jours. Les deux autres membres d’équipage ont été tués, et il est le seul rescapé. Notre mission consistera à lui permettre d’embarquer cette nuit dans un petit avion venu exprès de Douvres pour le ramener en Angleterre. Nous ne serons pas de trop pour baliser le champ choisi comme terrain d’atterrissage. Je ne vous cache pas que ce sera plus périlleux qu’il n’y paraît. Des feux dans un champ et un bruit d’avion, voilà qui est suffisant pour intriguer, et nous ne sommes pas à l’abri d’une visite de la milice ou des soldats allemands. Maintenant, allons-y ! Il est 19 heures 30, nous en avons pour une demi-heure. L’avion doit se poser à 21 heures. Ça devrait aller.

Ils se levèrent sans un mot. Martial tenta de croiser le regard de Jocelyne mais celle-ci s’efforça de l’éviter. Le jeune homme en conçut une grande tristesse, lui qui n’appréciait ces actions que pour le plaisir de la voir, de lui sourire, de respirer sa chaleur, de lui prendre la main

parfois et parfois de la garder. Marcel mena le groupe sur un chemin qui serpentait à travers bois. Martial faisait attention à ne pas trop s'éloigner de Jocelyne, ne serait-ce que pour profiter du spectacle de ses hanches ondulant à chaque pas.

Ils quittèrent le bois et traversèrent des champs, abandonnant villages et hameaux, afin de ne pas se faire repérer. Ils arrivèrent enfin sur un plateau que Martial reconnut malgré l'obscurité comme étant celui de “ la grange à Touland ”. Il y venait parfois jouer avec ses copains quand il était plus jeune.

- Voilà le terrain ! murmura Marcel. Nous devons baliser une piste de 100 mètres de long sur 20 de large. Il y a de la place.

- Et comment allons-nous faire ? demande André.

Ce fut Jocelyne qui répondit, et Martial fut impressionné par son autorité. “ Décidément, pensa-t-il. Cette fille cache bien son jeu ”.

- Nous allons déjà marquer les quatre coins avec des piquets, répondit-elle. Ce n'est pas le bois mort qui manque. Ensuite, tous les 15 mètres, nous indiquerons à l'aide de pierres, les endroits où nous allumerons des feux. Puis corvée de bois pour tout le monde. Il faut en ramasser assez pour faire tous ces feux de joie pendant 10 minutes. Chacun d'entre nous aura quatre feux à s'occuper. Nous les allumerons à 20h55, cinq minutes avant l'heure. Lorsque l'avion arrivera, Stephen fera des signaux à l'aide d'une torche électrique afin de signaler notre présence au pilote. Il ne faut pas que l'avion atterrisse trop loin, ça retarderait l'embarquement. Plus vite nous serons débarrassés du colis, plus vite nous repartirons. Maintenant, au boulot !

Pendant cette intervention, Marcel n'avait pipé mot, comme s'il n'était pas le chef du groupe. Après que Jocelyne se fut tue, il fut même le premier à obéir.

Ces opérations furent menées tambour battant, et au bout d'une demi-heure, tout était prêt.

A l'heure dite, Marcel donna l'ordre d'allumer les feux et bientôt, le champ de “ la grange à Touland ” se mit à ressembler à ces prairies de légendes bretonnes, lorsque les farfadets dansent à la tombée de la nuit

avec les feux follets.

- S'il avait plu, je me demande comment nous aurions fait ? s'exclama Martial d'un ton goguenard.

- Nous aurions fait autrement ! répondit sèchement Jocelyne.

Martial fut vexé de s'être fait rembarrier ainsi devant tout le monde, et par elle en plus, ce qui n'arrangeait rien.

Ils entendirent soudain, dans le lointain, le bruit du moteur d'un petit avion. En scrutant le ciel étoilé dans la direction du nord, ils aperçurent l'appareil. Celui-ci avait amorcé sa descente et Stephen fit clignoter sa lampe torche afin de signaler sa position. L'avion tourna un peu au-dessus du champ puis se posa en cahotant. Il s'arrêta à moins de 10 mètres du groupe et Martial apprécia l'adresse du pilote.

Stephen prit le temps de remercier les maquisards, en serrant les mains de chacun avant de s'engouffrer dans l'appareil. Le pilote qui n'avait pas coupé le moteur, fit demi-tour et repartit.

Lorsque l'avion décolla, Marcel dit à ses camarades.

- Maintenant, retournons d'où nous venons. Il est temps d'aller nous coucher !

À peine avait-t-il fini sa phrase qu'ils entendirent des hurlements et des aboiements.

- Les Chleus ! Foutons le camp ! s'exclama Marcel.

Heureusement, l'ennemi venait de l'autre côté du plateau ce qui donnait une solide avance au groupe. Ils se ruèrent dans le bois avant d'avoir été repérés. Les chiens pouvaient retrouver leur trace aussi n'avaient-ils pas de temps à perdre.

Dans la débandade, ce fut chacun pour soi. Marcel, Alain et André, plus athlétiques, prirent rapidement quelques mètres d'avance. Il fallait les voir se faufiler entre les arbres, bondir à travers les haies, sauter les fossés. Martial, peu expérimenté, avait du mal à suivre. Quant à Jocelyne, elle était distancée d'une dizaine de mètres, déjà.

Soudain, alors qu'il venait d'éviter une branche au travers de son

chemin, il entendit la jeune femme crier. Il fut tenté de poursuivre sa course car les aboiements se faisaient de plus en plus proches et la peur lui donnait des ailes. Seulement, allez savoir pourquoi, pour la première fois de sa vie il oublia de ne penser qu'à lui. Il revint sur ses pas et la prit dans ses bras. Elle s'était probablement foulé une cheville en se recevant mal.

Il la mit sur ses épaules comme un sac de farine et reprit sa course en faisant attention à ne pas se blesser à son tour. Il savait qu'une chute aurait signé leur arrêt de mort.

Mais que lui avait-il pris d'agir comme ça ? Fallait-il qu'il l'aime pour mettre sa vie en danger.

La chance voulut qu'ils arrivent devant une rivière. Martial la connaissait bien et la savait peu profonde à cet endroit. Il savait aussi qu'ainsi, les chiens perdraient leurs traces.

Il s'engagea dans le ruisseau. En son milieu, l'eau lui arrivait aux hanches. Il remonta le courant pendant une centaine de mètres avant de ressortir de l'autre côté. Ainsi, même si les allemands traversaient le cours d'eau, les chiens ne pourraient pas les retrouver.

Curieusement, la jeune femme qu'il entendait gémir parfois, ne lui pesait pas trop ; la peur sans doute. Lorsqu'il aborda la rive opposée, les Allemands n'avaient pas encore atteint la rivière et Martial fut rassuré.

Il se souvint alors de la vieille maison abandonnée, à quelques centaines de mètres de là, et décida de l'y amener si les circonstances le lui permettaient. Cette mesure lui servait le terrain de jeu lorsqu'il était enfant. Elle possédait une cave dans laquelle ils seraient à l'abri. Et puis, même en cas de visite, elle avait plusieurs issues.

Martial savait que la suite des événements dépendait du comportement des soldats. Ou bien les allemands traversaient et il devrait poursuivre sa fuite et, éventuellement, retraverser la rivière au prochain gué, un kilomètre plus loin ; ou les allemands renonçaient et il pourrait emmener sa camarade jusqu'à la vieille maison pour y passer la nuit.

Afin d'observer le comportement de leurs poursuivants, Martial se mit à l'abri derrière un bouquet d'arbres. Il ne pouvait continuer. Le terrain se trouvant à découvert, ils auraient été immédiatement repérés. Il déposa Jocelyne et s'allongea à côté d'elle. De là, il avait une vue imprenable sur la rive opposée.

Presque aussitôt, il vit les soldats arriver au bord de l'eau. Constatant que les chiens étaient désorientés, ils préférèrent renoncer à leur traque en poussant des cris de rage.

Martial en fut soulagé. Il allait pouvoir passer la nuit dans la vieille baraque avec Jocelyne.

Il la prit dans ses bras, mais avec plus de douceur, comme un jeune marié porte sa nouvelle épouse pour passer le seuil de leur nouvelle maison.

En cours de route, il éprouva le besoin de se reposer. Il avait dû courir et cela l'avait fatigué.

Arrivant dans une clairière, il choisit de s'y arrêter. Il posa délicatement Jocelyne sur un lit de mousse. En d'autres circonstances, il aurait poussé son avantage. Mais là, il n'avait pas osé. Il en profita pour examiner la cheville de la jeune femme.

Il avait suivi des cours de secourisme et savait comment apporter les premiers soins à une telle blessure. Il lui ôta son brodequin avec beaucoup de douceur et, constatant que la cheville avait enflé, il lui massa le pied à travers la chaussette afin de le réchauffer.

Pour la première fois de sa vie il avait commis un acte de courage et s'attendait à être remercié comme il le fallait. Seulement Jocelyne, durant ce temps, était restée silencieuse, presque boudeuse, et cette attitude qui décontenançait le jeune homme ne pouvait être motivée à ses yeux que par la douleur.

Ce fut lorsqu'il lui dit qu'il allait la mettre en sécurité qu'elle explosa.

- Qu'est-ce qui vous a pris de mettre votre vie en danger pour me sauver ?

Martial la regarda, bouche bée. Il s'attendait à tout mais pas à ces

reproches.

- Vous auriez préféré qu'ils en arrêtent deux au lieu d'un ? Que serait devenu le réseau ? poursuivit-elle.

- Ce n'est pas un membre du réseau que j'ai secouru, répondit-il avec colère, mais Jocelyne accessoirement membre d'un réseau de résistance. Mais vous avez raison. La prochaine fois, au lieu de vous trimbaler à travers bois comme un sac de patates, je vous étranglerai sur place pour que vous ne puissiez pas parler. Ce sera bien mieux pour le réseau.

Puis, sans ménagement, il la saisit, la mit sur ses épaules et, sans égard pour ses protestations, il se mit en marche vers la maison abandonnée.

- Où allons-nous ? demanda-t-elle.

- Nous mettre à l'abri cette nuit. Je vous l'ai déjà dit. Vous nous voyez revenir à Rennes comme ça ? Demain, j'irai chercher une voiture et je vous ramènerai chez vous.

Il lui fallut encore un quart d'heure pour arriver. Durant la marche ils n'échangèrent pas un mot. Martial sentait sur son cou le souffle de la jeune femme et cette chaleur lui donna des forces qu'il ne soupçonnait pas.

Sous la lune, la vieille maison faisait encore plus sinistre et plus misérable que dans ses souvenirs. En plein jour elle était déjà lugubre, mais là, on aurait dit la maison du diable.

Dans le feu de l'action, il avait juste oublié un détail : Il ne possédait pas de lumière. Dans ces conditions il lui était impossible de se diriger à l'intérieur de la bicoque. Jocelyne le devina.

- Un conseil, ayez toujours une lampe-torche sur vous lors d'opérations nocturnes. J'en ai une dans la poche droite de mon pantalon. Prenez là !

Martial déposa délicatement la jeune femme et se saisit de la lampe. Tandis qu'elle restait appuyée contre le mur, il ouvrit la porte et pénétra dans une pièce encombrée de vieux meubles moisissés et poussiéreux. Le sol était jonché de gravats et le jeune homme, en

promenant le faisceau de la lampe à travers la pièce, se demanda si c'était vraiment une bonne idée de s'abriter ici. Ne valait pas mieux passer la nuit à la belle étoile ?

Il ressortit et fit part de ses doutes à Jocelyne. Celle-ci éclata de rire puis, reprenant son sérieux, elle le sermonna.

- Nous ne sommes pas chez les boy-scouts. Maintenant que vous avez fait l'erreur de me sauver la vie il va falloir assumer. Allez me chercher un gros bâton, que je puisse marcher.

Martial sembla hésiter. Il ne se sentait pas le courage de passer toute une nuit dans le noir, au milieu des cancrelats et des araignées.

- Si vous nous faites repérer, poursuivit Jocelyne, vous allez les regretter les araignées. Dépêchez-vous !

Obéissant à l'injonction, il se dirigea vers le petit bois qui encerclait la maison et se mit en quête d'un bâton assez robuste pour supporter le poids de sa camarade. Par moment il l'entendait gémir, et ses plaintes lui faisaient aussi mal que s'il avait lui-même ressenti la douleur.

Enfin, il découvrit une branche fraîchement tombée d'un arbre, qui lui sembla parfaite. Il s'efforça d'en gommer les aspérités qui auraient pu la blesser et, satisfait, le lui apporta triomphalement.

- Ils vous en a fallu du temps ! l'accueillit-elle en attrapant le bâton. Bon ! allons voir cette fameuse pièce !

Ce fut Martial qui entra le premier et la balaya de sa lampe torche. Ils remarquèrent dans le fond, une place à peu près dégagée, et ils décidèrent de s'y installer pour y passer la nuit. Une nuit qui, pour Martial, aurait été cauchemardesque sans la présence de Jocelyne.

Les trois autres membres du réseau, quant à eux, avaient poursuivi leur fuite.

Ils avaient bien sûr entendu Jocelyne crier. Ils s'étaient retournés et avaient vu la jeune femme à terre, mais eux, contrairement à Martial, ils n'étaient pas intervenus pour l'aider.

Arrivés devant la rivière, ils s'y étaient engagés sans se poser de questions. De l'autre côté, ils s'étaient séparés après s'être serrés la

main, sans se préoccuper du sort des deux autres. Chacun avait pris un chemin différent, à travers champs la plupart du temps, dans la plus grande obscurité, toujours en essayant de faire le moins de bruit possible et en évitant les routes et les endroits habités. Ils étaient rompus à ce genre d'exercice et il était bien évident que Martial eut été plus facilement repéré.

Malgré le couvre-feu, ils n'avaient pas été inquiétés et étaient rentrés chez eux, transis de froid mais bien heureux de s'en être tirés à si bon compte.

Martial nettoya l'endroit du mieux qu'il pût. Il déposa sa veste par terre afin que la jeune femme puisse s'y coucher, et il l'aida à s'allonger. Après avoir beaucoup remué, elle finit par trouver une position qui ne la faisait pas trop souffrir.

Le sol était heureusement en plancher et ne dispensait pas un froid trop intense pour qu'ils ne pussent tenir toute une nuit.

- Attendez ! je vais vous masser la cheville ! proposa Martial.

- Vous savez faire ça ?

- J'ai suivi des cours de secourisme chez les boys scouts, laissa-t-il tomber d'un ton grinçant..

La cheville était de plus en plus enflée et elle poussa un cri de douleur lorsqu'il lui enleva sa chaussette. Ce déshabillage lui procura un tendre émoi. Ses mains ne dégrafèrent pas son soutien-gorge et ne firent pas glisser sa culotte le long de ses cuisses, et pourtant il en fut presque aussi excité.

Il fut tenté de poser ses lèvres sur ce pied meurtri mais il y renonça. Jocelyne n'avait pas encore compris ses tendres sentiments à son égard et aurait pu l'interpréter comme une tentative pour abuser de la situation.

Après quelques minutes de massage, elle l'interrompit.

- Ça va mieux maintenant ! venez vous coucher à côté de moi.

Il obéit, et après avoir disposé sa musette en guise d'oreiller, il

s'allongea à côté sa camarade.

- Venez plus près !

Il se rapprocha d'elle au point de la toucher.

- Allons ! se moqua-t-elle, encore plus près !

Il ne se le fit pas dire deux fois et resserra son étreinte.

Jocelyne se dégagea et lui dit d'une voix sévère.

- Ne vous méprenez pas. Je ne fais qu'appliquer un principe important dans ce cas là. Il faut se tenir le plus serré possible afin de se procurer de la chaleur. Alors si vous avez pris ça comme un appel au viol, je suis désolée de vous avoir donné des l'illusions.

Martial, vexé, répondit.

- Alors vous n'avez qu'à vous réchauffer toute seule ... Si toutefois c'est prévu dans votre règlement.

- Ne vous fâchez pas ! Il faut tout vous apprendre, c'est tout. Et puis, ce n'était pas désagréable.

La jeune femme s'approcha de lui. Leurs lèvres étaient proches à se toucher. Elle passa ses bras autour de la poitrine du jeune homme et posa sa tête dans son cou.